

Les Lebecqs fréquentaient peu de monde; il n'y avait de Français à Raguse, le Consul américain s'adonnait aux «prohibition Cocktails», les Italiens étaient au plus mal avec les Slaves et la naissance de Madame Lebecq lui faisait partager leurs préventions. La société russe était corrompue; Lebecq trouvait que ces jeunes gens et ces jeunes femmes inutilisés, qui passaient leurs journées nus sur le sable de la plage, à Lapad, entourés de bouts de cigarettes en or et avec des anneaux de platine aux poignets, n'étaient pas une relation. Que dire des autres membres de cette colonie en fuite. Tous diamants dehors, une princesse du sang conduisait le préfet de police, dont elle était la maîtresse chauffeur. Il fallait voir la préfète l'appeler aux ordres tous les matins, puis, après les lui avoir donnés, lui faire la révérence. Il y avait des femmes de généraux avec, sur la peau brûlée, les dessins en blanc des perles qu'elles venaient de vendre. On faisait grand cas du couple des V. mais il était haï parce qu'il avait des valeurs à change, — dans le bon sens du mot. Pour se faire pardonner, le comte et la comtesse jouaient aux faux réfugiés, revenaient ostensiblement du marché le matin avec des légumes dans un filet. Tout ce monde vivait dans des casmates désaffectées, trichait, pleurait, jacassait, à quarante pieds au-dessus de l'Adriatique et de la mort.

Parfois les Lebecq dinaient à l'Hôtel Odak, rendez-vous des Tchécoslovaques, en face d'une mer dépolie par le soir. Aussi à l'Impérial, où, dans les anciens pavillons d'archiducs, des adultères diplomatiques, venus de Belgrade, et de tous les coins des Balkans, enfouissent des nudités sous des feuilles de figuiers et de faux passeports.

Zuliana était douce, négative, silencieuse, «un cheval qui ne renversera pas son cavalier», disait Lebecq. Elle ne recherchait jamais d'autre compagnie que celle de sa famille. Mademoiselle Lebecq, qui adorait son frère, ne marquait à sa belle-soeur que peu de sympathie, comme il est naturel, mais Zuliana n'en parut pas incommodée. On lui enseigna le français. Elle fit, grâce à ses lectures, des progrès rapides. Elle était sérieuse et réfléchie.

Lebecq (c'était pendant l'année 1920) agrandit ses affaires et voyagea. Il alla en Herzégovine et jusqu'à Belgrade. A chaque retour il retrouvait ses meubles bien frottés, sa femme docile, aimante, l'attendant sous sa moustiquaire, comme une jeune mariée dans un lit conjugal, entourée d'un rempart de poudre insecticide.

IV.

Un jour Zuliana annonça à Lebecq qu'elle était enceinte. Il s'en réjouit. Sa vie était facile, le climat de Raguse fort sain, il souhaitait y voir grandir et prospérer toute une génération de Lebecq qui, à son tour, ferait des Apprentis, des Compagnons, des Vénérables. Quelques semaines plus tard, leurs espoirs furent déçus. Zuliana expliqua qu'elle s'était trompée et qu'elle n'attendait plus d'héritier. Deux mois après, mêmes alarmes, même déception. Lebecq proposa de voir un médecin. Sa femme répondit évasivement, différa plusieurs fois un voyage à Trieste auprès d'un gynécologue célèbre et, finalement, ne vit personne.

Sur ces entrefaites, son caractère changea. Sans cesser d'être douce, elle devint morose; elle rechercha la solitude, se mortifia. Sa physionomie si ouverte apparut méditative et concentrée. Son apathie fut telle que Mademoiselle Lebecq elle-même, malgré sa vitalité, ses bavardages et le peu de différence d'âge qui existait entre elles, ne parvint pas à l'en tirer. On essaya en vain des divertissements, des sirops, du fer, en espéra dans les bains froids. La chaleur tombée, les deux femmes allaient, dans un de ces canots rapides qui tirent derrière eux, comme un drap, l'eau calme,